

Sa gloire s'étendit si rapidement dans la ville, que peu de jours après M. de Rênal, craignant qu'on ne le lui enlevât, lui proposa de signer un engagement de deux ans.

250 - Non, monsieur, répondit froidement Julien, si vous vouliez me renvoyer je serais obligé de sortir. Un engagement qui me lie sans vous obliger à rien n'est point égal, je le refuse.

255 [Julien sut si bien faire que, moins d'un mois après son arrivée dans la maison, M. de Rênal lui-même le respectait. Le curé étant brouillé avec MM. de Rênal et Valenod, personne ne put trahir l'ancienne passion de Julien pour Napoléon, il n'en parlait qu'avec horreur.]

Fin du 1^{er} épisode Pièce Radio 2015

CHAPITRE VII

Les affinités électives

Ils ne savent toucher le cœur qu'en le froissant.

UN MODERNE¹.

[Les enfants l'adoraient, lui ne les aimait point; sa pensée était ailleurs.] Tout ce que ces marmots pouvaient faire ne l'impatientait jamais. [Froid, juste, impassible², et cependant aimé, parce que son arrivée avait en quelque sorte chassé l'ennui de la maison, il fut un bon précepteur. Pour lui, il n'éprouvait que haine et horreur pour la haute société où il était admis.] à la vérité au bas bout de la table, ce qui explique peut-être la haine et l'horreur. Il y eut certains dîners d'apparat³ où il put à grand' peine contenir sa haine pour tout ce

1. **Un moderne**: un contemporain indéfini, qui défend la modernité. Si l'épigramme n'est attribuée à aucun auteur connu, le titre du chapitre en revanche renvoie à un roman de Johann W. von Goethe (1749-1832), *Les Affinités électives*, qui a beaucoup marqué Stendhal. Dans le domaine de la physique, l'affinité élective désigne un phénomène d'attraction entre deux éléments.

2. **Impassible**: ne laissant exprimer aucune émotion.

3. **Apparat**: déploiement de faste et de luxe destiné à impressionner les invités.

qui l'environnait. Un jour de la Saint-Louis¹ ^{que} entre autres, M. Valenod tenait le dé chez M. de Rênal, Julien fut sur le point de se trahir ; il se sauva dans le jardin, sous prétexte de voir les enfants. Quels éloges de la probité ! s'écria-t-il ; on dirait que c'est la seule vertu ; et cependant quelle considération, quel respect bas pour un homme qui évidemment a doublé et triplé sa fortune, depuis qu'il administre le bien des pauvres ! Je parierais qu'il gagne même sur les fonds destinés aux enfants trouvés, à ces pauvres dont la misère est encore plus sacrée que celle des autres ! Ah ! monstres ! monstres ! Et moi aussi, je suis une sorte d'enfant trouvé, haï de mon père, de mes frères, de toute ma famille.]

Quelques jours avant la Saint-Louis, Julien, se promenant seul et disant son bréviaire² dans un petit bois, qu'on appelle le Belvédère, et qui domine le cours de la Fidélité, avait cherché en vain à éviter ses deux frères, qu'il voyait venir de loin par un sentier solitaire. La jalousie de ces ouvriers grossiers avait été tellement provoquée par le bel habit noir, par l'air extrêmement propre de leur frère, par le mépris sincère qu'il avait pour eux, qu'ils l'avaient battu au point de le laisser évanoui et tout sanglant. Mme de Rênal, se promenant avec M. Valenod et le sous-préfet, arriva par hasard dans le petit bois ; elle vit Julien étendu sur la terre et le crut mort. Son saisissement fut tel qu'il donna de la jalousie à M. Valenod.

Il prenait l'alarme trop tôt. Julien trouvait Mme de Rênal fort belle, mais il la haïssait à cause de sa beauté ; c'était le premier écueil qui avait failli arrêter sa fortune. Il lui parlait le moins possible, afin de faire oublier le transport qui, le premier jour, l'avait porté à lui baiser la main.

Élisa, la femme de chambre de Mme de Rênal, n'avait pas manqué de devenir amoureuse du jeune précepteur ; elle en parlait souvent à sa maîtresse. L'amour de Mlle Élisa avait valu à Julien la haine d'un des valets. Un jour, il entendit cet homme qui disait à Élisa : Vous ne

1. **Jour de la Saint-Louis** : le 25 août.

2. **Bréviaire** : livre contenant l'ensemble des prières que les prêtres de l'Église catholique ont l'obligation de dire chaque jour, à certaines heures.

Le Rouge et le Noir

40 voulez plus me parler depuis que ce précepteur crasseux est entré dans la maison. Julien ne méritait pas cette injure ; mais, par instinct de joli garçon, il redoubla de soin pour sa personne. La haine de M. Valenod redoubla aussi. Il dit publiquement que tant de coquetterie ne convenait pas à un jeune abbé. À la soutane près, c'était le
45 costume que portait Julien.

Mme de Rênal remarqua qu'il parlait plus souvent que de coutume à Mlle Élisabeth ; elle apprit que ces entretiens étaient causés par la pénurie¹ de la très petite garde-robe de Julien. Il avait si peu de linge qu'il était obligé de le faire laver fort souvent hors de la maison,
50 et c'est pour ces petits soins qu'Élisabeth lui était utile. Cette extrême pauvreté, qu'elle ne soupçonnait pas, toucha Mme de Rênal ; elle eut envie de lui faire des cadeaux, mais elle n'osa pas] cette résistance intérieure fut le premier sentiment pénible que lui causa Julien. Jusque-là le nom de Julien et le sentiment d'une joie pure et tout
55 intellectuelle étaient synonymes pour elle. Tourmentée par l'idée de la pauvreté de Julien] Mme de Rênal parla à son mari de lui faire un cadeau de linge :

– Quelle duperie ! répondit-il. Quoi ! faire des cadeaux à un homme dont nous sommes parfaitement contents, et qui nous sert bien ? ce
60 serait dans le cas où il se négligerait qu'il faudrait stimuler son zèle.

Mme de Rênal fut humiliée de cette manière de voir ; elle ne l'eût pas remarquée avant l'arrivée de Julien. Elle ne voyait jamais l'extrême propreté de la mise d'ailleurs fort simple du jeune abbé, sans se dire : Ce pauvre garçon, comment peut-il faire ?

65 Peu à peu, elle eut pitié de tout ce qui manquait à Julien, au lieu d'en être choquée.

Mme de Rênal était une de ces femmes de province que l'on peut très bien prendre pour des sottises pendant les quinze premiers jours qu'on les voit. Elle n'avait aucune expérience de la vie, et ne se souciait pas de parler. Douée d'une âme délicate et dédaigneuse, cet
70 instinct de bonheur naturel à tous les êtres faisait que, la plupart du temps, elle ne donnait aucune attention aux actions des personnages grossiers au milieu desquels le hasard l'avait jetée.

1. Pénurie: pauvreté.

75 On l'eût remarquée pour le naturel et la vivacité d'esprit, si elle
 eût reçu la moindre éducation. Mais en sa qualité d'héritière, elle avait
 été élevée chez des religieuses adoratrices passionnées du *Sacré-Cœur*
*de Jésus*¹, et animées d'une haine violente pour les Français ennemis
 des jésuites². Mme de Rênal s'était trouvé assez de sens pour oublier
 80 bientôt, comme absurde, tout ce qu'elle avait appris au couvent; mais
 elle ne mit rien à la place, et finit par ne rien savoir. Les flatteries
 précoces dont elle avait été l'objet, en sa qualité d'héritière d'une
 grande fortune, et un penchant décidé à la dévotion passionnée lui
 avaient donné une manière de vivre tout intérieure. Avec l'appa-
 rence de la condescendance³ la plus parfaite, et d'une abnégation⁴
 85 de volonté, que les maris de Verrières citaient en exemple à leurs
 femmes, et qui faisait l'orgueil de M. de Rênal, la conduite habituelle
 de son âme était en effet le résultat de l'humeur la plus altière⁵.
 Telle princesse, citée à cause de son orgueil, prête infiniment plus
 d'attention à ce que ses gentilshommes font autour d'elle, que cette
 90 femme si douce, si modeste en apparence, n'en donnait à tout ce
 que disait ou faisait son mari. Jusqu'à l'arrivée de Julien, elle n'avait
 réellement eu d'attention que pour ses enfants. Leurs petites maladies,
 leurs douleurs, leurs petites joies, occupaient toute la sensibilité de
 cette âme, qui, de la vie, n'avait adoré que Dieu, quand elle était au
 95 Sacré-Cœur de Besançon.]

Sans qu'elle daignât le dire à personne, un accès de fièvre d'un
 de ses fils la mettait presque dans le même état que si l'enfant eût
 été mort. Un éclat de rire grossier, un haussement d'épaules, accom-
 100 pagné de quelque maxime triviale⁶ sur la folie des femmes, avaient
 constamment accueilli les confidences de ce genre de chagrins, que
 le besoin d'épanchement⁷ l'avait portée à faire à son mari, dans les
 premières années de leur mariage. Ces sortes de plaisanteries, quand

1. **Sacré-Cœur de Jésus-Christ**: du nom d'une congrégation religieuse, couvent pour jeunes filles de bonne famille.

2. **Jésuites**: voir note 4, p. 38.

3. **Condescendance**: mépris.

4. **Abnégation**: renoncement, sacrifice.

5. **Altière**: fière.

6. **Maxime triviale**: réflexion grossière.

7. **Épanchement**: confidence.

surtout elles portaient sur les maladies de ses enfants, retournaient le poignard dans le cœur de Mme de Rênal. Voilà ce qu'elle trouva
105 au lieu des flatteries empressées et mielleuses¹ du couvent jésuitique où elle avait passé sa jeunesse. Son éducation fut faite par la douleur. Trop fière pour parler de ce genre de chagrins, même à son amie Mme Derville, elle se figura que tous les hommes étaient comme son mari, M. Valenod et le sous-préfet Charcot de Maugiron. La grossièreté,
110 et la plus brutale insensibilité à tout ce qui n'était pas intérêt d'argent, de préséance² ou de croix; la haine aveugle pour tout raisonnement qui les contrariait, lui parurent des choses naturelles à ce sexe, comme porter des bottes et un chapeau de feutre³.

[Après de longues années, Mme de Rênal n'était pas encore accoutumée à ces gens à argent au milieu desquels il fallait vivre.]
115

De là le succès du petit paysan Julien. Elle trouva des jouissances douces, et toutes brillantes du charme de la nouveauté, dans la sympathie de cette âme noble et fière. Mme de Rênal lui eut bientôt pardonné son ignorance extrême qui était une grâce de plus, et
120 la rudesse de ses façons qu'elle parvint à corriger. Elle trouva qu'il valait la peine de l'écouter, même quand on parlait des choses les plus communes, même quand il s'agissait d'un pauvre chien écrasé, comme il traversait la rue, par la charrette d'un paysan allant au trot. Le spectacle de cette douleur donnait son gros rire à son mari, tandis
125 qu'elle voyait se contracter les beaux sourcils noirs et si bien arqués de Julien. La générosité, la noblesse d'âme, l'humanité lui semblèrent peu à peu n'exister que chez ce jeune abbé. Elle eut pour lui seul toute la sympathie et même l'admiration que ces vertus excitent chez les âmes bien nées.

130 À Paris, la position de Julien envers Mme de Rênal eût été bien vite simplifiée; mais à Paris, l'amour est fils des romans. Le jeune précepteur et sa timide maîtresse auraient retrouvé dans trois ou quatre romans, et jusque dans les couplets du Gymnase⁴, l'éclaircissement de

1. **Mielleuses**: flatteuses et hypocrites.

2. **Préséance**: priorité due à une supériorité sociale.

3. **Feutre**: tissu de laine.

4. **Gymnase**: théâtre parisien; on y joue principalement des vaudevilles mettant en scène des histoires d'adultère.

leur position. Les romans leur auraient tracé le rôle à jouer, montré
 135 le modèle à imiter; et ce modèle, tôt ou tard, et quoique sans nul plaisir, et peut-être en rechignant, la vanité eût forcé Julien à le suivre.

Dans une petite ville de l'Aveyron ou des Pyrénées, le moindre incident eût été rendu décisif par le feu du climat. Sous nos cieus plus sombres, un jeune homme pauvre, et qui n'est qu'ambitieux
 140 parce que la délicatesse de son cœur lui fait un besoin de quelques-unes des jouissances que donne l'argent, voit tous les jours une femme de trente ans sincèrement sage, occupée de ses enfants, et qui ne prend nullement dans les romans des exemples de conduite. Tout va lentement, tout se fait peu à peu dans les provinces, il y a
 145 plus de naturel.

[Souvent, en songeant à la pauvreté du jeune précepteur, Mme de Rênal était attendrie jusqu'aux larmes. Julien la surprit un jour, pleurant tout à fait.

— Eh, madame, vous serait-il arrivé quelque malheur!

150 — Non, mon ami, lui répondit-elle; appelez les enfants, allons nous promener.

Elle prit son bras et s'appuya d'une façon qui parut singulière à Julien. C'était pour la première fois qu'elle l'avait appelé mon ami.]

Vers la fin de la promenade, Julien remarqua qu'elle rougissait
 155 beaucoup. Elle ralentit le pas.

[— On vous aura raconté, dit-elle sans le regarder, que je suis l'unique héritière d'une tante fort riche qui habite Besançon. Elle me comble de présents... Mes fils font des progrès... si étonnants... que je voudrais vous prier d'accepter un petit présent, comme marque de ma reconnaissance. Il ne s'agit que de quelques louis pour vous faire du linge. Mais... ajouta-t-elle en rougissant encore plus, et elle cessa de parler.

— Quoi, madame? dit Julien.

— Il serait inutile, continua-t-elle en baissant la tête, de parler de ceci à mon mari.

165 — Je suis petit, madame, mais je ne suis pas bas.] reprit Julien en s'arrêtant, les yeux brillants de colère, et se relevant de toute sa hauteur. [c'est à quoi vous n'avez pas assez réfléchi. Je serais moins qu'un valet, si je me mettais dans le cas de cacher à M. de Rênal quoi que ce soit de relatif à mon argent.

170 Mme de Rênal était atterrée¹.

– M. le maire, continua Julien, m'a remis cinq fois trente-six francs depuis que j'habite sa maison ; je suis prêt à montrer mon livre de dépenses à M. de Rênal et à qui que ce soit ; même à M. Valenod qui me hait.

175 À la suite de cette sortie, Mme de Rênal était restée pâle et tremblante, et la promenade se termina sans que ni l'un ni l'autre pût trouver un prétexte pour renouer le dialogue. L'amour pour Mme de Rênal devint de plus en plus impossible dans le cœur orgueilleux de Julien ; quant à elle, elle le respecta, elle l'admira, elle en avait été grondée. 180 Sous prétexte de réparer l'humiliation involontaire qu'elle lui avait causée, elle se permit les soins les plus tendres. La nouveauté de ces manières fit pendant huit jours le bonheur de Mme de Rênal. Leur effet fut d'apaiser en partie la colère de Julien ; il était loin d'y voir rien qui pût ressembler à un goût personnel.

185 – Voilà, se disait-il, comme sont ces gens riches, ils humilient et croient ensuite pouvoir tout réparer, par quelques singeries² !

Le cœur de Mme de Rênal était trop plein, et encore trop innocent, pour que, malgré ses résolutions à cet égard, elle ne racontât pas à son mari l'offre qu'elle avait faite à Julien, et la façon dont elle 190 avait été repoussée.

– Comment, reprit M. de Rênal vivement piqué, avez-vous pu tolérer un refus de la part d'un *domestique* ?]

Et comme Mme de Rênal se récriait³ sur ce mot :

195 [– Je parle, madame, comme feu M. le prince de Condé, présentant ses chambellans⁴ à sa nouvelle épouse : « *Tous ces gens-là*, lui dit-il, *sont nos domestiques* »] Je vous ai lu ce passage des *Mémoires*⁵ de Besenval, essentiel pour les préséances. Tout ce qui n'est pas gentilhomme, qui vit chez vous et reçoit un salaire, est votre domestique. [Je vais dire deux mots à ce monsieur Julien, et lui donner cent francs.

1. **Atterrée** : accablée.

2. **Singeries** : grimaces hypocrites.

3. **Se récriait** : protestait.

4. **Chambellans** : nobles au service d'un monarque ou d'un grand seigneur.

5. **Mémoires** : paru en 1805, cet ouvrage autobiographique raconte l'expérience qu'a vécue Pierre-Victor de Besenval (1721-1794), militaire et écrivain suisse, à la cour de Louis XVI.

200 – Ah, mon ami ! dit Mme de Rênal tremblante, que ce ne soit pas du moins devant les domestiques !

– Oui, ils pourraient être jaloux et avec raison, dit son mari, en s'éloignant et pensant à la quotité¹ de la somme.

205 Mme de Rênal tomba sur une chaise, presque évanouie de douleur. Il va humilier Julien, et par ma faute. Elle eut horreur de son mari, et se cacha la figure avec les mains. Elle se promit bien de ne jamais faire de confidences.

210 [Lorsqu'elle revit Julien, elle était toute tremblante, sa poitrine était tellement contractée qu'elle ne put parvenir à prononcer la moindre parole. Dans son embarras elle lui prit les mains qu'elle serra.

[– Eh bien, mon ami, lui dit-elle enfin, êtes-vous content de mon mari ?

– Comment ne le serais-je pas ? répondit Julien avec un sourire amer ; il m'a donné cent francs.

215 Mme de Rênal le regarda comme incertaine.

– Donnez-moi le bras, dit-elle enfin avec un accent de courage que Julien ne lui avait jamais vu.]

220 Elle osa aller jusque chez le libraire de Verrières, malgré son affreuse réputation de libéralisme. Là, elle choisit pour dix louis de livres qu'elle donna à ses fils. Mais ces livres étaient ceux qu'elle savait que Julien désirait. Elle exigea que là, dans la boutique du libraire, chacun des enfants écrivit son nom sur les livres qui lui étaient échus en partage. Pendant que Mme de Rênal était heureuse de la sorte de réparation qu'elle avait l'audace de faire à Julien, celui-ci était étonné
225 de la quantité de livres qu'il apercevait chez le libraire. Jamais il n'avait osé entrer en un lieu aussi profane ; son cœur palpitait. Loin de songer à deviner ce qui se passait dans le cœur de Mme de Rênal, il rêvait profondément au moyen qu'il y aurait, pour un jeune étudiant en théologie, de se procurer quelques-uns de ces livres. Enfin il eut l'idée
230 qu'il serait possible, avec de l'adresse, de persuader à M. de Rênal, qu'il fallait donner pour sujet de thème² à ses fils l'histoire des gentils-hommes célèbres nés dans la province. Après un mois de soins, Julien

1. Quotité : montant.

2. Thème : traduction d'un texte français en latin.

vit réussir cette idée, et à un tel point, que, quelque temps après, il
osa hasarder, en parlant à M. de Rênal, la mention d'une action bien
235 autrement pénible pour le noble maire; il s'agissait de contribuer à
la fortune d'un libéral, en prenant un abonnement chez le libraire.
M. de Rênal convenait bien qu'il était sage de donner à son fils aîné
l'idée *de visu*¹ de plusieurs ouvrages qu'il entendrait mentionner
dans la conversation, lorsqu'il serait à l'école militaire; mais Julien
240 voyait M. le maire s'obstiner à ne pas aller plus loin. Il soupçonnait
une raison secrète, mais ne pouvait la deviner.

– Je pensais, monsieur, lui dit-il un jour, qu'il y aurait une haute
inconvenance² à ce que le nom d'un bon gentilhomme tel qu'un
Rênal parût sur le sale registre du libraire.

245 Le front de M. de Rênal s'éclaircit.

– Ce serait aussi une bien mauvaise note, continua Julien, d'un
ton plus humble, pour un pauvre étudiant en théologie, si l'on pou-
vait un jour découvrir que son nom a été sur le registre d'un libraire
loueur de livres. Les libéraux pourraient m'accuser d'avoir demandé
250 les livres les plus infâmes; qui sait même s'ils n'iraient pas jusqu'à
écrire après mon nom les titres de ces livres pervers.

Mais Julien s'éloignait de la trace. Il voyait la physionomie du
maire reprendre l'expression de l'embarras et de l'humeur. Julien
se tut. Je tiens mon homme, se dit-il.

255 Quelques jours après, l'aîné des enfants interrogeant Julien sur
un livre annoncé dans *La Quotidienne*³, en présence de M. de Rênal:

– Pour éviter tout sujet de triomphe au parti jacobin, dit le
jeune précepteur, et cependant me donner les moyens de répondre
à M. Adolphe, on pourrait faire prendre un abonnement chez le
260 libraire par le dernier de vos gens.

– Voilà une idée qui n'est pas mal, dit M. de Rênal, évidemment
fort joyeux.

– Toutefois il faudrait spécifier, dit Julien, de cet air grave et presque
malheureux qui va si bien à de certaines gens, quand ils voient le

1. *De visu*: résultant du fait de les avoir vus (et non lus).

2. *Inconvenance*: atteinte aux mœurs ou aux normes sociales.

3. *La Quotidienne*: journal ultraroyaliste.

265 succès des affaires qu'ils ont le plus longtemps désirées, il faudrait spécifier que le domestique ne pourra prendre aucun roman. Une fois dans la maison, ces livres dangereux pourraient corrompre les filles de madame, et le domestique lui-même.

– Vous oubliez les pamphlets¹ politiques, ajouta M. de Rênal, d'un air hautain. Il voulait cacher l'admiration que lui donnait le savant *mezzo-terme*² inventé par le précepteur de ses enfants.

La vie de Julien se composait ainsi d'une suite de petites négociations; et leur succès l'occupait beaucoup plus que le sentiment de préférence marquée qu'il n'eût tenu qu'à lui de lire dans le cœur de Mme de Rênal.

275 La position morale où il avait été toute sa vie se renouvelait chez M. le maire de Verrières. Là, comme à la scierie de son père, il méprisait profondément les gens avec qui il vivait, et en était haï. Il voyait chaque jour dans les récits faits par le sous-préfet, par M. Valenod, par les autres amis de la maison, à l'occasion de choses qui venaient de se passer sous leurs yeux, combien leurs idées ressemblaient peu à la réalité. Une action lui semblait-elle admirable? c'était celle-là précisément qui attirait le blâme des gens qui l'environnaient. Sa réplique intérieure était toujours: Quels monstres ou quels sots! 285 Le plaisant, avec tant d'orgueil, c'est que souvent il ne comprenait absolument rien à ce dont on parlait.

– De la vie, il n'avait parlé avec sincérité qu'au vieux chirurgien-major; le peu d'idées qu'il avait étaient relatives aux campagnes de Bonaparte en Italie, ou à la chirurgie. Son jeune courage se plaisait au récit circonstancié des opérations les plus douloureuses; il se disait: Je n'aurais pas sourcillé.

La première fois que Mme de Rênal essaya avec lui une conversation étrangère à l'éducation des enfants, il se mit à parler d'opérations chirurgicales; elle pâlit et le pria de cesser.

295 Julien ne savait rien au-delà. Ainsi, passant sa vie avec Mme de Rênal, le silence le plus singulier s'établissait entre eux dès qu'ils étaient seuls. Dans le salon, quelle que fût l'humilité de son maintien, elle trouvait

1. Pamphlets: courts textes polémiques.

2. Mezzo-terme: moyen terme, compromis.

300 dans ses yeux un air de supériorité intellectuelle envers tout ce qui venait chez elle. Se trouvait-elle seule un instant avec lui, elle le voyait visiblement embarrassé. Elle en était inquiète, car son instinct de femme lui faisait comprendre que cet embarras n'était nullement tendre.

D'après je ne sais quelle idée prise dans quelque récit de la bonne société, telle que l'avait vue le vieux chirurgien-major, dès qu'on se taisait dans un lieu où il se trouvait avec une femme, Julien se sentait 305 humilié, comme si ce silence eût été son tort particulier. Cette sensation était cent fois plus pénible dans le tête-à-tête. Son imagination remplie des notions les plus exagérées, les plus espagnoles, sur ce qu'un homme doit dire, quand il est seul avec une femme, ne lui offrait dans son trouble que des idées inadmissibles. Son âme était dans les nues, 310 et cependant il ne pouvait sortir du silence le plus humiliant. Ainsi son air sévère, pendant ses longues promenades avec Mme de Rênal et les enfants, était augmenté par les souffrances les plus cruelles. Il se méprisait horriblement. Si par malheur il se forçait à parler, il lui arrivait de dire les choses les plus ridicules. Pour comble de misère, il voyait et s'exagérait son absurdité; mais ce qu'il ne voyait pas, c'était 315 l'expression de ses yeux; ils étaient si beaux et annonçaient une âme si ardente¹, que, semblables aux bons acteurs, ils donnaient quelquefois un sens charmant à ce qui n'en avait pas. Mme de Rênal remarqua que, seul avec elle, il n'arrivait jamais à dire quelque chose de bien 320 que lorsque, distrait par quelque événement imprévu, il ne songeait pas à bien tourner un compliment. Comme les amis de la maison ne la gênaient pas en lui présentant des idées nouvelles et brillantes, elle jouissait avec délices des éclairs d'esprit de Julien.

325 Depuis la chute de Napoléon, toute apparence de galanterie est sévèrement bannie des mœurs de la province. On a peur d'être destitué. Les fripons cherchent un appui dans la congrégation; et l'hypocrisie a fait les plus beaux progrès même dans les classes libérales. L'ennui redouble. Il ne reste d'autre plaisir que la lecture et l'agriculture.

330 Mme de Rênal, riche héritière d'une tante dévote, mariée à seize ans à un bon gentilhomme, n'avait de sa vie éprouvé ni vu rien qui ressemblât le moins du monde à l'amour. Ce n'était guère que son

1. **Ardente**: brülante.

335 confesseur¹, le bon curé Chélan, qui lui avait parlé de l'amour, à propos des poursuites de M. Valenod, et il lui en avait fait une image si dégoûtante, que ce mot ne lui représentait que l'idée du libertinage² le plus abject. Elle regardait comme une exception, ou même comme tout à fait hors de nature, l'amour tel qu'elle l'avait trouvé dans le très petit nombre de romans que le hasard avait mis sous ses yeux. Grâce à cette ignorance, Mme de Rênal, parfaitement heureuse, occupée sans cesse de Julien, était loin de se faire le plus petit reproche.

CHAPITRE VIII

Petits événements

Then there were sighs, the deeper for suppression,
And stolen glances, sweeter for the theft,
And burning blushes, though for no transgression.

³, C. I, ST. 74.

L'angélique douceur que Mme de Rênal devait à son caractère et à son bonheur actuel n'était un peu altérée⁴ que quand elle venait à songer à sa femme de chambre Élis. Cette fille fit un héritage, alla se confesser au curé Chélan et lui avoua le projet d'épouser Julien.
5 Le curé eut une véritable joie du bonheur⁵ de son ami ; mais sa surprise fut extrême, quand Julien lui dit d'un air résolu que l'offre de Mlle Élis ne pouvait lui convenir.

1. **Confesseur** : religieux à qui l'on confie ses péchés.

2. **Libertinage** : attitude de celui qui s'adonne aux plaisirs, en particulier sexuels, sans tenir compte de la morale.

3. **Don Juan** : publié en 1824, long roman en vers de Lord Byron (1788-1824), auteur britannique et figure de proue du romantisme anglais. L'extrait cité signifie : « Et ils avaient des soupirs d'autant plus profonds qu'il fallait les réprimer, des regards dérobés que ce vol rendait plus agréables, et des rougeurs cuisantes bien qu'il n'y ait pas lieu de rougir. »

4. **Altérée** : troublée, gâchée, abîmée.

5. **Bonheur** : succès.

– Prenez garde, mon enfant, à ce qui se passe dans votre cœur, dit le curé fronçant le sourcil; je vous félicite de votre vocation¹, si c'est à elle seule que vous devez le mépris d'une fortune plus que suffisante.
10 Il y a cinquante-six ans sonnés que je suis curé de Verrières, et cependant, suivant toute apparence, je vais être destitué. Ceci m'afflige², et toutefois j'ai huit cents livres de rente. Je vous fais part de ce détail afin que vous ne vous fassiez pas d'illusions sur ce qui vous attend dans l'état de prêtre. [Si vous songez à faire la cour aux hommes qui ont la puissance, votre perte éternelle est assurée.] Vous pourrez faire fortune, mais il faudra nuire aux misérables, flatter le sous-préfet, le maire, l'homme considéré, et servir ses passions: cette conduite, qui dans le monde s'appelle savoir vivre, peut, pour un laïc³, n'être pas absolument incompatible avec le salut⁴; mais, dans notre état, il faut opter; il s'agit de faire fortune dans ce monde ou dans l'autre, il n'y a pas de milieu. [Allez, mon cher ami, réfléchissez, et revenez dans trois jours me rendre une réponse définitive. J'entrevois avec peine, au fond de votre caractère, une ardeur sombre qui ne m'annonce pas la modération et la parfaite abnégation des avantages terrestres nécessaires à un prêtre; j'augure bien de⁵ votre esprit; mais, permettez-moi de vous le dire, ajoutez le bon curé, les larmes aux yeux, dans l'état de prêtre, je tremblerai pour votre salut.

Julien avait honte de son émotion; pour la première fois de sa vie, il se voyait aimé; il pleurait avec délices et alla cacher ses larmes dans les grands bois au-dessus de Verrières.

Pourquoi l'état où je me trouve? se dit-il enfin; je sens que je donnerais cent fois ma vie pour ce bon curé Chélan, et cependant il vient de me prouver que je ne suis qu'un sot. C'est lui surtout qu'il m'importe de tromper, et il me devine. Cette ardeur secrète dont il me parle, c'est mon projet de faire fortune. Il me croit indigne d'être prêtre, et cela précisément quand je me figurais que le sacrifice de

-
1. **Vocation**: aspiration profonde à vouloir entrer au service de Dieu.
 2. **M'afflige**: m'attriste, me chagrine.
 3. **Laïc**: individu qui n'appartient pas au clergé.
 4. **Salut**: fait d'être délivré du péché, ce qui permet d'accéder au paradis.
 5. **J'augure bien de**: j'ai un bon pressentiment concernant.

cinquante louis de rentes allait lui donner la plus haute idée de ma piété et de ma vocation.

40 [À l'avenir, continua Julien, je ne compterai que sur les parties de mon caractère que j'aurai éprouvées. Qui m'eût dit que je trouverais du plaisir à répandre des larmes ! que j'aimerais celui qui me prouve que je ne suis qu'un sot !]

45 Trois jours après, Julien avait trouvé le prétexte dont il eût dû se munir dès le premier jour ; ce prétexte était une calomnie¹, mais qu'importe ? Il avoua au curé, avec beaucoup d'hésitation, qu'une raison qu'il ne pouvait lui expliquer parce qu'elle nuirait à un tiers, l'avait détourné tout d'abord de l'union projetée. C'était accuser la conduite d'Élisa. M. Chélan trouva dans ses manières un certain
50 feu tout mondain, bien différent de celui qui eût dû animer un jeune lévite².

– Mon ami, lui dit-il encore, soyez un bon bourgeois de campagne, estimable et instruit, plutôt qu'un prêtre sans vocation.

55 Julien répondit à ces nouvelles remontrances³, fort bien, quant aux paroles : il trouvait les mots qu'eût employés un jeune séminariste fervent⁴ ; mais le ton dont il les prononçait, mais le feu mal caché qui éclatait dans ses yeux alarmaient M. Chélan.

Il ne faut pas trop mal augurer de Julien ; il inventait correctement les paroles d'une hypocrisie cauteleuse⁵ et prudente. Ce n'est pas mal
60 à son âge. Quant au ton et aux gestes, il vivait avec des campagnards ; il avait été privé de la vue des grands modèles. Par la suite, à peine lui eut-il été donné d'approcher de ces messieurs, qu'il fut admirable pour les gestes comme pour les paroles.

65 [Mme de Rênal fut étonnée que la nouvelle fortune de sa femme de chambre ne rendît pas cette fille plus heureuse ; elle la voyait aller sans cesse chez le curé, et en revenir les larmes aux yeux ; enfin Élisa lui parla de son mariage.]

1. **Calomnie** : accusation mensongère.

2. **Lévite** : prêtre ou apprenti prêtre.

3. **Remontrances** : réprimandes, reproches.

4. **Un jeune séminariste fervent** : un élève du séminaire qui fait preuve de profondeur et d'enthousiasme dans l'exercice de sa foi.

5. **Cauteleuse** : qui manque de franchise.

Le Rouge et le Noir

Mme de Rênal se crut malade ; une sorte de fièvre l'empêchait de trouver le sommeil ; elle ne vivait que lorsqu'elle avait sous les yeux sa femme de chambre ou Julien. Elle ne pouvait penser qu'à eux et au bonheur qu'ils trouveraient dans leur ménage¹. La pauvreté de cette petite maison, où l'on devrait vivre avec cinquante louis de rentes, se peignait à elle sous des couleurs ravissantes. Julien pourrait très bien se faire avocat à Bray, la sous-préfecture à deux lieues² de Verrières ; dans ce cas elle le verrait quelquefois.

Mme de Rênal crut sincèrement qu'elle allait devenir folle ; elle le dit à son mari, et enfin tomba malade. Le soir même, comme sa femme de chambre la servait, elle remarqua que cette fille pleurait. Elle abhorrait Élisabeth dans ce moment, et venait de la brusquer ; elle lui en demanda pardon. Les larmes d'Élisabeth redoublèrent ; elle dit que si sa maîtresse le lui permettait, elle lui conterait tout son malheur.

[- Dites, répondit Mme de Rênal.

- Eh bien, madame, il me refuse³ ; des méchants lui auront dit du mal de moi, il les croit.

- Qui vous refuse ? dit Mme de Rênal respirant à peine.

- Et qui, madame, si ce n'est M. Julien ? répliqua la femme de chambre, en sanglotant. M. le curé n'a pu vaincre sa résistance ; car M. le curé trouve qu'il ne doit pas refuser une honnête fille, sous prétexte qu'elle a été femme de chambre. Après tout, le père de M. Julien n'est autre chose qu'un charpentier ; lui-même comment gagnait-il sa vie avant d'être chez madame ?

[Mme de Rênal n'écoutait plus ; l'excès du bonheur lui avait presque ôté l'usage de la raison.] Elle se fit répéter plusieurs fois l'assurance que Julien avait refusé d'une façon positive, et qui ne permettait plus de revenir à une résolution plus sage.

[- Je veux tenter un dernier effort, dit-elle à sa femme de chambre, je parlerai à M. Julien.

1. **Ménage** : foyer.

2. **Deux lieues** : environ 8 kilomètres (la lieue est une ancienne mesure de longueur qui correspond à environ 4 kilomètres).

3. **Il me refuse** : il refuse de se marier avec moi.

Le lendemain après le déjeuner, Mme de Rênal se donna la délicate volupté de plaider la cause de sa rivale, et de voir la main et la fortune d'Élisa refusées constamment pendant une heure.]

Peu à peu Julien sortit de ses réponses compassées¹, et finit par répondre avec esprit aux sages représentations de Mme de Rênal. Elle ne put résister au torrent de bonheur qui inondait son âme après tant de jours de désespoir. Elle se trouva mal tout à fait. Quand elle fut remise et bien établie dans sa chambre, elle renvoya tout le monde. Elle était profondément étonnée.

Aurais-je de l'amour pour Julien ? se dit-elle enfin.] 2/13 : 30

Cette découverte, qui dans tout autre moment l'aurait plongée dans les remords et dans une agitation profonde, ne fut pour elle qu'un spectacle singulier, mais comme indifférent. Son âme, épuisée par tout ce qu'elle venait d'éprouver, n'avait plus de sensibilité au service des passions.

Mme de Rênal voulut travailler, et tomba dans un profond sommeil ; quand elle se réveilla, elle ne s'effraya pas autant qu'elle l'aurait dû. Elle était trop heureuse pour pouvoir prendre en mal quelque chose. Naïve et innocente, jamais cette bonne provinciale n'avait torturé son âme, pour tâcher d'en arracher un peu de sensibilité à quelque nouvelle nuance de sentiment ou de malheur. Entièrement absorbée, avant l'arrivée de Julien, par cette masse de travail qui, loin de Paris, est le lot d'une bonne mère de famille, Mme de Rênal pensait aux passions, comme nous pensons à la loterie : duperie certaine et bonheur cherché par des fous.

La cloche du dîner sonna ; Mme de Rênal rougit beaucoup quand elle entendit la voix de Julien, qui amenait les enfants. Un peu adroite depuis qu'elle aimait, pour expliquer sa rougeur, elle se plaignit d'un affreux mal de tête.

— Voilà comme sont toutes les femmes, lui répondit M. de Rênal, avec un gros rire. Il y a toujours quelque chose à raccommoder à ces machines-là !

1. **Compassées** : quindées, qui manquent de naturel.

130 Quoique accoutumée à ce genre d'esprit, ce ton de voix choqua Mme de Rênal. Pour se distraire, elle regarda la physionomie de Julien; il eût été l'homme le plus laid, que dans cet instant il lui eût plu.

[Attentif à copier les allures des gens de cour, dès les premiers beaux jours du printemps, M. de Rênal s'établit à Vergy¹; c'est le village rendu célèbre par l'aventure tragique de Gabrielle². À quelques centaines de pas des ruines si pittoresques de l'ancienne église gothique, M. de Rênal possède un vieux château avec ses quatre tours, et un jardin dessiné comme celui des Tuileries, avec force bordures de buis et allées de marronniers taillés deux fois par an. Un champ voisin, planté de pommiers, servait de promenade. Huit ou dix noyers magnifiques étaient au bout du verger; leur feuillage immense s'élevait peut-être à quatre-vingts pieds³ de hauteur.

Chacun de ces maudits noyers, disait M. de Rênal, quand sa femme les admirait, me coûte la récolte d'un demi-arpent, le blé ne peut venir sous leur ombre.

[La vue de la campagne sembla nouvelle à Mme de Rênal; son admiration allait jusqu'aux transports. Le sentiment dont elle était animée lui donnait de l'esprit et de la résolution. Dès le surlendemain de l'arrivée à Vergy, M. de Rênal étant retourné à la ville, pour les affaires de la mairie, Mme de Rênal prit des ouvriers à ses frais. Julien lui avait donné l'idée d'un petit chemin sablé, qui circulerait dans le verger et sous les grands noyers, et permettrait aux enfants de se promener dès le matin, sans que leurs souliers fussent mouillés par la rosée. Cette idée fut mise à exécution, moins de vingt-quatre heures après avoir été conçue. Mme de Rênal passa toute la journée gaîment avec Julien à diriger les ouvriers.

Lorsque le maire de Verrières revint de la ville, il fut bien surpris de trouver l'allée faite. Son arrivée surprit aussi Mme de Rênal; elle

1. Vergy: ancienne cité médiévale.

2. Personnage d'un roman du Moyen Âge, Gabrielle de Vergy est forcée par son époux à manger le cœur de son amant, en punition de son infidélité. Cette histoire a inspiré d'autres œuvres, comme la tragédie *Gabrielle de Vergy* de Du Belloy (1770) ou l'opéra *Gabriella di Vergy* de Michele Carafa (1816). Le motif du cœur dévoré sera repris et développé au chapitre xxi (p. 150).

3. Quatre-vingts pieds: environ 24 mètres.

160 avait oublié son existence. Pendant deux mois, il parla avec humeur de la hardiesse qu'on avait eue de faire, sans le consulter, une *réparation* aussi importante; mais Mme de Rênal l'avait exécutée à ses frais, ce qui le consolait un peu.

165 Elle passait ses journées à courir avec ses enfants dans le verger, et à faire la chasse aux papillons. On avait construit de grands capuchons de gaze claire, avec lesquels on prenait les pauvres *lépidoptères*¹. C'est le nom barbare que Julien apprenait à Mme de Rênal. Car elle avait fait venir de Besançon le bel ouvrage de M. Godart; et Julien lui racontait les mœurs singulières de ces insectes.

170 On les piquait sans pitié avec des épingles dans un grand cadre de carton arrangé aussi par Julien.

Il y eut enfin entre Mme de Rênal et Julien un sujet de conversation, il ne fut plus exposé à l'affreux supplice² que lui donnaient les moments de silence.

175 Ils se parlaient sans cesse, et avec un intérêt extrême, quoique toujours de choses fort innocentes. Cette vie active, occupée et gaie, était du goût de tout le monde, excepté de Mlle Élisabeth, qui se trouvait excédée de travail. Jamais dans le carnaval, disait-elle, quand il y a bal à Verrières, madame ne s'est donné tant de soins pour sa toilette; elle change de robes deux ou trois fois par jour.

180 Comme notre intention est de ne flatter personne, nous ne nierons point que Mme de Rênal, qui avait une peau superbe, ne se fit arranger des robes qui laissaient les bras et la poitrine fort découverts. Elle était très bien faite, et cette manière de se mettre lui allait à ravir.

185 Jamais vous *n'avez été si jeune*, madame, lui disaient ses amis de Verrières qui venaient dîner à Vergy. (C'est une façon de parler du pays.)

190 Une chose singulière qui trouvera peu de croyance parmi nous, c'était sans intention directe que Mme de Rênal se livrait à tant de soins. Elle y trouvait du plaisir; et, sans y songer autrement, tout le temps qu'elle ne passait pas à la chasse aux papillons avec les enfants et Julien, elle travaillait avec Élisabeth à bâtir des robes. [Sa seule course

1. **Lépidoptères**: nom scientifique des papillons, dont Jean-Baptiste Godart (1775-1825) a publié une *Histoire naturelle* en 1823.

2. **Supplice**: torture.

à Verrières fut causée par l'envie d'acheter de nouvelles robes d'été qu'on venait d'apporter de Mulhouse.

Elle ramena à Vergy une jeune femme de ses parentes. Depuis son mariage, Mme de Rênal s'était liée insensiblement avec Mme Derville qui autrefois avait été sa compagne au Sacré-Cœur.

Mme Derville riait beaucoup de ce qu'elle appelait les idées folles de sa cousine : seule, jamais je n'y penserais, disait-elle. Ces idées imprévues qu'on eût appelées saillies¹ à Paris, Mme de Rênal en avait honte comme d'une sottise, quand elle était avec son mari ; mais la présence de Mme Derville lui donnait du courage. Elle lui disait d'abord ses pensées d'une voix timide ; quand ces dames étaient longtemps seules, l'esprit de Mme de Rênal s'animait, et une longue matinée solitaire passait comme un instant et laissait les deux amies fort gaies. À ce voyage, la raisonnable Mme Derville trouva sa cousine beaucoup moins gaie et beaucoup plus heureuse.

Julien, de son côté, avait vécu en véritable enfant depuis son séjour à la campagne, aussi heureux de courir à la suite des papillons que ses élèves. Après tant de contrainte et de politique habile, seul, loin des regards des hommes, et, par instinct, ne craignant point Mme de Rênal, il se livrait au plaisir d'exister, si vif à cet âge, et au milieu des plus belles montagnes du monde.

Dès l'arrivée de Mme Derville, il sembla à Julien qu'elle était son amie ; il se hâta de lui montrer le point de vue que l'on a de l'extrémité de la nouvelle allée sous les grands noyers ; dans le fait il est égal, si ce n'est supérieur à ce que la Suisse et les lacs d'Italie peuvent offrir de plus admirable. Si l'on monte la côte rapide qui commence à quelques pas de là, on arrive bientôt à de grands précipices bordés par des bois de chênes, qui s'avancent presque jusque sur la rivière. C'est sur les sommets de ces rochers coupés à pic, que Julien, heureux, libre, et même quelque chose de plus, roi de la maison, conduisait les deux amies, et jouissait de leur admiration pour ces aspects sublimes.

[- C'est pour moi comme de la musique de Mozart, disait Mme Derville.]

1. Saillies : traits d'esprit.

225 La jalousie de ses frères, la présence d'un père despote et rempli
d'humeur, avaient gâté aux yeux de Julien les campagnes des environs
de Verrières. À Vergy, il ne trouvait point de ces souvenirs amers ;
pour la première fois de sa vie, il ne voyait point d'ennemi. Quand
M. de Rênal était à la ville, ce qui arrivait souvent, il osait lire ; bientôt,
230 au lieu de lire la nuit, et encore en ayant soin de cacher sa lampe au
fond d'un vase à fleurs renversé, il put se livrer au sommeil ; le jour,
dans l'intervalle des leçons des enfants, il venait dans ces rochers
avec le livre, unique règle de sa conduite et objet de ses transports.
Il y trouvait à la fois bonheur, extase et consolation dans les moments
de découragement.

235 Certaines choses que Napoléon dit des femmes, plusieurs discus-
sions sur le mérite des romans à la mode sous son règne, lui donnèrent
alors, pour la première fois, quelques idées que tout autre jeune
homme de son âge aurait eues depuis longtemps.

240 [Les grandes chaleurs arrivèrent. On prit l'habitude de passer les
soirées sous un immense tilleul] à quelques pas de la maison. L'obs-
curité y était profonde. [Un soir, Julien parlait avec action, il jouissait
avec délices du plaisir de bien parler et à des femmes jeunes ; en ges-
ticulant, il toucha la main de Mme de Rênal] qui était appuyée sur le
dos d'une de ces chaises de bois peint que l'on place dans les jardins.

245 [Cette main se retira bien vite ; mais Julien pensa qu'il était de son
devoir d'obtenir que l'on ne retirât pas cette main quand il la tou-
chait. L'idée d'un devoir à accomplir] et d'un ridicule ou plutôt d'un
sentiment d'infériorité à encourir si l'on n'y parvenait pas, [éloigna
sur-le-champ tout plaisir de son cœur.

CHAPITRE IX

Une soirée à la campagne

La Didon de M. Guérin, esquisse charmante !

STROMBECK¹.

Ses regards le lendemain, quand il revit Mme de Rênal, étaient singuliers ; il l'observait comme un ennemi avec lequel il va falloir se battre. Ces regards, si différents de ceux de la veille, firent perdre la tête à Mme de Rênal : elle avait été bonne pour lui, et il paraissait

5 fâché. Elle ne pouvait détacher ses regards des siens.

La présence de Mme Derville permettait à Julien de moins parler et de s'occuper davantage de ce qu'il avait dans la tête. Son unique affaire, toute cette journée, fut de se fortifier par la lecture du livre inspiré qui retrempait son âme.

10 Il abrégéa beaucoup les leçons des enfants, et ensuite, quand la présence de Mme de Rênal vint le rappeler tout à fait aux soins de sa gloire, il décida qu'il fallait absolument qu'elle permit ce soir-là, que sa main restât dans la sienne.

Le soleil en baissant, et rapprochant le moment décisif, fit battre 15 le cœur de Julien d'une façon singulière. [La nuit vint.] Il observa, avec une joie qui lui ôta un poids immense de dessus la poitrine, qu'elle serait fort obscure. Le ciel chargé de gros nuages, proménés par un vent très chaud, semblait annoncer une tempête. Les deux amies se promenèrent fort tard. Tout ce qu'elles faisaient ce soir-là semblait 20 singulier à Julien. Elles jouissaient de ce temps, qui, pour certaines âmes délicates, semble augmenter le plaisir d'aimer.

[On s'assit enfin, Mme de Rênal à côté de Julien, et Mme Derville près de son amie. Préoccupé de ce qu'il allait tenter, Julien ne trouvait rien à dire. La conversation languissait².

1. **Baron de Strombeck** (dates inconnues) : gentilhomme allemand, ami de Stendhal. La citation renvoie au tableau *Énée et Didon* de Pierre-Narcisse Guérin (1774-1833), sur lequel figurent trois personnages, un homme et deux femmes, qui rappellent le trio constitué de Julien, Mme de Rênal et Mme Derville.

2. **Languissait** : perdait en vivacité.

25 Serai-je aussi tremblant et malheureux au premier duel qui me
viendra? se dit Julien, car il avait trop de méfiance et de lui et des
autres, pour ne pas voir l'état de son âme.

Dans sa mortelle angoisse, tous les dangers lui eussent semblé
préférables. Que de fois ne désira-t-il pas voir survenir à Mme de Rênal
30 quelque affaire qui l'obligeât de rentrer à la maison et de quitter le
jardin! La violence que Julien était obligé de se faire était trop forte
pour que sa voix ne fût pas profondément altérée; bientôt la voix de
Mme de Rênal devint tremblante aussi, mais Julien ne s'en aperçut
point. L'affreux combat que le devoir livrait à la timidité était trop
35 pénible pour qu'il fût en état de rien observer hors lui-même. Neuf
heures trois quarts venaient de sonner à l'horloge du château, sans
qu'il eût encore rien osé. Julien, indigné de sa lâcheté, se dit: Au
moment précis où dix heures sonneront, j'exécuterai ce que, pendant
toute la journée, je me suis promis de faire ce soir, ou je monterai
40 chez moi me brûler la cervelle¹.

Après un dernier moment d'attente et d'anxiété, pendant lequel
l'excès de l'émotion mettait Julien comme hors de lui, dix heures
sonnèrent à l'horloge qui était au-dessus de sa tête. Chaque coup de
cette cloche fatale retentissait dans sa poitrine, et y causait comme
45 un mouvement physique.

Enfin, comme le dernier coup de dix heures retentissait encore,
il étendit la main, et prit celle de Mme de Rênal, qui la retira aussitôt.
Julien, sans trop savoir ce qu'il faisait, la saisit de nouveau. Quoique
bien ému lui-même, il fut frappé de la froideur glaciale de la main
50 qu'il prenait; il la serrait avec une force convulsive; on fit un dernier
effort pour la lui ôter, mais enfin cette main lui resta.]

Son âme fut inondée de bonheur, non qu'il aimât Mme de Rênal,
mais un affreux supplice venait de cesser. Pour que Mme Derville ne
s'aperçût de rien, il se crut obligé de parler; sa voix alors était éclatante
55 et forte. Celle de Mme de Rênal, au contraire, trahissait tant d'émotion,
que son amie la crut malade et lui proposa de rentrer. Julien sentit

1. **Me brûler la cervelle**: me tirer une balle dans la tête. Dans un texte autobiographique, Stendhal révèle qu'il a lui-même eu cette tentation peu avant d'écrire *Le Rouge et le Noir*.

le danger : si Mme de Rênal rentre au salon, je vais retomber dans la position affreuse où j'ai passé la journée. J'ai tenu cette main trop peu de temps pour que cela compte comme un avantage qui m'est acquis.

60 Au moment où Mme Derville renouvelait la proposition de rentrer au salon, Julien serra fortement la main qu'on lui abandonnait.

Mme de Rênal, qui se levait déjà, se rassit en disant, d'une voix mourante :

65 - Je me sens, à la vérité, un peu malade, mais le grand air me fait du bien.

Ces mots confirmèrent le bonheur de Julien, qui, dans ce moment, était extrême : il parla, il oublia de feindre¹, il parut l'homme le plus aimable aux deux amies qui l'écoutaient. Cependant il y avait encore un peu de manque de courage dans cette éloquence qui lui arrivait tout à coup. Il craignait mortellement que Mme Derville, fatiguée du vent qui commençait à s'élever, et qui précédait la tempête, ne voulût rentrer seule au salon. Alors il serait resté en tête à tête avec Mme de Rênal. Il avait eu presque par hasard le courage aveugle qui suffit pour agir, mais il sentait qu'il était hors de sa puissance de dire le mot le plus simple à Mme de Rênal. Quelque légers que fussent ses reproches, il allait être battu, et l'avantage qu'il venait d'obtenir anéanti.

Heureusement pour lui, ce soir-là, ses discours touchants et emphatiques² trouvèrent grâce devant Mme Derville, qui très souvent le trouvait gauche comme un enfant, et peu amusant. Pour Mme de Rênal, la main dans celle de Julien, elle ne pensait à rien ; elle se laissait vivre. Les heures qu'on passa sous ce grand tilleul, que la tradition du pays dit planté par Charles le Téméraire, furent pour elle une époque de bonheur. Elle écoutait avec délices les gémissements du vent dans l'épais feuillage du tilleul, et le bruit de quelques gouttes rares qui commençaient à tomber sur ses feuilles les plus basses. Julien ne remarqua pas une circonstance qui l'eût bien rassuré ; Mme de Rênal, qui avait été obligée de lui ôter sa main, parce qu'elle se leva pour aider sa cousine à relever un vase de fleurs que le vent venait de

1. Feindre : faire semblant, avec une intention rusée.

2. Emphatiques : exagérés.

90 renverser à leurs pieds, fut à peine assise de nouveau, qu'elle lui rendit sa main presque sans difficulté, et comme si déjà c'eût été entre eux une chose convenue.

[Minuit était sonné depuis longtemps; il fallut enfin quitter le jardin: on se sépara. Mme de Rênal, transportée du bonheur d'aimer, était
95 tellement ignorante, qu'elle ne se faisait presque aucun reproche. Le bonheur lui ôtait le sommeil. Un sommeil de plomb s'empara de Julien, mortellement fatigué des combats que, toute la journée, la timidité et l'orgueil s'étaient livrés dans son cœur.]

Le lendemain on le réveilla à cinq heures; et, ce qui eût été cruel
100 pour Mme de Rênal, si elle l'eût su, à peine lui donna-t-il une pensée. Il avait fait *son devoir, et un devoir héroïque*. Rempli de bonheur par ce sentiment, il s'enferma à clef dans sa chambre, et se livra avec un plaisir tout nouveau à la lecture des exploits de son héros.

[Quand la cloche du déjeuner se fit entendre, il avait oublié, en
105 lisant les bulletins de la grande armée, tous ses avantages de la veille. Il se dit, d'un ton léger, en descendant au salon: Il faut dire à cette femme que je l'aime.

Au lieu de ces regards chargés de volupté, qu'il s'attendait à rencontrer, il trouva la figure sévère de M. de Rênal, qui, arrivé depuis
110 deux heures de Verrières, ne cachait point son mécontentement de ce que Julien passait toute la matinée sans s'occuper des enfants. Rien n'était laid comme cet homme important, ayant de l'humeur et croyant pouvoir la montrer.

[Chaque mot aigre¹ de son mari perçait le cœur de Mme de Rênal.]
115 Quant à Julien, il était tellement plongé dans l'extase, encore si occupé des grandes choses qui, pendant plusieurs heures, venaient de passer devant ses yeux, qu'à peine d'abord put-il rabaisser son attention jusqu'à écouter les propos durs que lui adressait M. de Rênal. Il lui dit enfin, assez brusquement:

120 — J'étais malade.

Le ton de cette réponse eût piqué un homme beaucoup moins susceptible que le maire de Verrières, il eut quelque idée de répondre

1. **Aigre**: blessant, prononcé avec reproche et mauvaise humeur.

à Julien en le chassant à l'instant. Il ne fut retenu que par la maxime qu'il s'était faite de ne jamais trop se hâter en affaires.

125 Ce jeune sot, se dit-il bientôt, s'est fait une sorte de réputation dans ma maison, le Valenod peut le prendre chez lui, ou bien il épousera Élisabeth, et dans les deux cas, au fond du cœur, il pourra se moquer de moi.

130 Malgré la sagesse de ses réflexions, le mécontentement de M. de Rênal n'en éclata pas moins par une suite de mots grossiers qui, peu à peu, irritèrent Julien. Mme de Rênal était sur le point de fondre en larmes. À peine le déjeuner fut-il fini, qu'elle demanda à Julien de lui donner le bras pour la promenade; elle s'appuyait sur lui avec amitié. À tout ce que Mme de Rênal lui disait, Julien ne pouvait que

135 répondre à demi-voix:

– *Voilà bien les gens riches!*

140 M. de Rênal marchait tout près d'eux; sa présence augmentait la colère de Julien. Il s'aperçut tout à coup que Mme de Rênal s'appuyait sur son bras d'une façon marquée; ce mouvement lui fit horreur, il la repoussa avec violence et dégagea son bras.

145 Heureusement M. de Rênal ne vit point cette nouvelle impertinence, elle ne fut remarquée que de Mme Derville, son amie fondait en larmes. En ce moment M. de Rênal se mit à poursuivre à coups de pierres une petite paysanne qui avait pris un sentier abusif¹, et traversait un coin du verger.

– M. Julien, de grâce modérez-vous, songez que nous avons tous des moments d'humeur, dit rapidement Mme Derville.

Julien la regarda froidement avec des yeux où se peignait le plus souverain mépris.

150 Ce regard étonna Mme Derville, et l'eût surprise bien davantage si elle en eût deviné la véritable expression; elle y eût lu comme un espoir vague de la plus atroce vengeance. Ce sont sans doute de tels moments d'humiliation qui ont fait les Robespierre².

1. **Abusif**: interdit.

2. Référence à Maximilien de Robespierre (1758-1794), l'un des responsables politiques les plus radicaux sous la Révolution, chef des Jacobins, membre influent du Comité de salut public sous la Terreur.

– Votre Julien est bien violent, il m’effraye, dit tout bas Mme Der-
 155 ville à son amie.

– Il a raison d’être en colère, lui répondit celle-ci. Après les pro-
 grès étonnants qu’il a fait faire aux enfants, qu’importe qu’il passe
 une matinée sans leur parler; il faut convenir que les hommes sont
 bien durs.

160 Pour la première fois de sa vie, Mme de Rênal sentit une sorte de
 désir de vengeance contre son mari. La haine extrême qui animait
 Julien contre les riches allait éclater. Heureusement M. de Rênal appela
 son jardinier, et resta occupé avec lui à barrer avec des fagots d’épines
 le sentier abusif à travers le verger. Julien ne répondit pas un seul mot
 165 aux prévenances dont pendant tout le reste de la promenade il fut
 l’objet. À peine M. de Rênal s’était-il éloigné, que les deux amies, se
 prétendant fatiguées, lui avaient demandé chacune un bras.

Entre ces deux femmes dont un trouble extrême couvrait les joues
 de rougeur et d’embarras, la pâleur hautaine, l’air sombre et décidé
 170 de Julien formait un étrange contraste. Il méprisait ces femmes et
 tous les sentiments tendres.

Quoi, se disait-il, pas même cinq cents francs de rente pour ter-
 miner mes études. Ah! comme je l’enverrais promener!

175 Absorbé par ces idées sévères, le peu qu’il daignait comprendre
 des mots obligeants des deux amies lui déplaisait comme vide de
 sens, niais, faible, en un mot *féminin*.

À force de parler pour parler, et de chercher à maintenir la conver-
 sation vivante, il arriva à Mme de Rênal de dire que son mari était
 venu de Verrières parce qu’il avait fait marché, pour de la paille de
 180 maïs, avec un de ses fermiers. (Dans ce pays, c’est avec de la paille
 de maïs que l’on remplit les paillasses¹ des lits.)

– Mon mari ne nous rejoindra pas, ajouta Mme de Rênal; avec le
 jardinier et son valet de chambre, il va s’occuper d’achever le renou-
 vellement des paillasses de la maison. Ce matin il a mis de la paille de
 185 maïs dans tous les lits du premier étage, maintenant il est au second².

1. **Paillasses**: ancêtres des matelas, qui étaient remplies de paille.

2. **Au second**: dans les immeubles parisiens, étage réservé aux plus riches.

Le Rouge et le Noir

Julien changea de couleur; il regarda Mme de Rênal d'un air singulier, et bientôt la prit à part en quelque sorte en doublant le pas. Mme Derville les laissa s'éloigner

190 – Sauvez-moi la vie, dit Julien à Mme de Rênal, vous seule le pouvez; car vous savez que le valet de chambre me hait à la mort. Je dois vous avouer, madame, que j'ai un portrait; je l'ai caché dans la paillasse de mon lit.

À ce mot, Mme de Rênal devint pâle à son tour.

195 – Vous seule, madame, pouvez dans ce moment entrer dans ma chambre; fouillez, sans qu'il y paraisse, dans l'angle de la paillasse qui est le plus rapproché de la fenêtre, vous y trouverez une petite boîte de carton noir et lisse.

– Elle renferme un portrait! dit Mme de Rênal, pouvant à peine se tenir debout.

200 Son air de découragement fut aperçu de Julien, qui aussitôt en profita.

– J'ai une seconde grâce à vous demander, madame, je vous supplie de ne pas regarder ce portrait, c'est mon secret.

– C'est un secret! répéta Mme de Rênal, d'une voix éteinte.

205 Mais, quoique élevée parmi des gens fiers de leur fortune, et sensibles au seul intérêt d'argent, l'amour avait déjà mis de la générosité dans cette âme. Cruellement blessée, ce fut avec l'air du dévouement le plus simple que Mme de Rênal fit à Julien les questions nécessaires pour pouvoir bien s'acquitter de sa commission¹.

210 – Ainsi, lui dit-elle en s'éloignant, une petite boîte ronde, de carton noir, bien lisse.

– Oui, madame, répondit Julien de cet air dur que le danger donne aux hommes.

215 Elle monta au second étage du château, pâle comme si elle fût allée à la mort. Pour comble de misère, elle sentit qu'elle était sur le point de se trouver mal; mais la nécessité de rendre service à Julien lui rendit des forces.

– Il faut que j'aie cette boîte, se dit-elle en doublant le pas.

1. **S'acquitter de sa commission**: remplir sa mission.

220 Elle entendit son mari parler au valet de chambre, dans la chambre même de Julien. Heureusement ils passèrent dans celle des enfants. Elle souleva le matelas et plongea la main dans la paille avec une telle violence qu'elle s'écorcha les doigts. Mais quoique fort sensible aux petites douleurs de ce genre, elle n'eut pas la conscience de celle-ci, car presque en même temps, elle sentit le poli de la boîte
225 de carton. Elle la saisit et disparut.

À peine fut-elle délivrée de la crainte d'être surprise par son mari, que l'horreur que lui causait cette boîte fut sur le point de la faire décidément se trouver mal.

230 Julien est donc amoureux, et je tiens là le portrait de la femme qu'il aime !

Assise sur une chaise dans l'antichambre¹ de cet appartement, Mme de Rênal était en proie à toutes les horreurs de la jalousie. Son extrême ignorance lui fut encore utile en ce moment, l'étonnement tempérait la douleur. Julien parut, saisit la boîte, sans remercier, sans
235 rien dire, et courut dans sa chambre où il fit du feu et la brûla à l'instant. Il était pâle, anéanti, il s'exagérait l'étendue du danger qu'il venait de courir.

Le portrait de Napoléon, se disait-il en hochant la tête, trouvé caché chez un homme qui fait profession d'une telle haine pour l'usurpateur² ! trouvé par M. de Rênal, tellement ultra et tellement irrité ! et pour comble d'imprudence, sur le carton blanc derrière le
240 portrait, des lignes écrites de ma main ! et qui ne peuvent laisser aucun doute sur l'excès de mon admiration ! et chacun de ces transports d'amour est daté ! Il y en a d'avant-hier.

245 Toute ma réputation tombée, anéantie en un moment ! se disait Julien, en voyant brûler la boîte, et ma réputation est tout mon bien, je ne vis que par elle... et encore, quelle vie, grand Dieu !

Une heure après, la fatigue et la pitié qu'il sentait pour lui-même le disposaient à l'attendrissement. Il rencontra Mme de Rênal et prit
250 sa main qu'il baisa avec plus de sincérité qu'il n'avait jamais fait. Elle

1. **Antichambre**: pièce au sein de laquelle on attend d'être reçu.

2. **Usurpateur**: individu qui s'octroie un titre et un pouvoir sans en avoir la légitimité. M. de Rênal est un partisan des Bourbons (➡ voir Fiche 2, p. 573).

rougit de bonheur, et presque au même instant, repoussa Julien avec la colère de la jalousie. La fierté de Julien si récemment blessée en fit un sot dans ce moment. Il ne vit en Mme de Rênal qu'une femme riche, il laissa tomber sa main avec dédain et s'éloigna. Il alla se promener
255 pensif dans le jardin, bientôt un sourire amer parut sur ses lèvres.

Je me promène là, tranquille comme un homme maître de son temps! Je ne m'occupe pas des enfants! je m'expose aux mots humiliants de M. de Rênal, et il aura raison. Il courut à la chambre des enfants.

Les caresses du plus jeune, qu'il aimait beaucoup, calmèrent un
260 peu sa cuisante douleur.

Celui-là ne me méprise pas encore, pensa Julien. Mais bientôt il se reprocha cette diminution de douleur comme une nouvelle faiblesse. Ces enfants me caressent comme ils caresseraient le jeune chien de chasse que l'on a acheté hier.

CHAPITRE X

Un grand cœur et une petite fortune

But passion most dissembles, yet betrays,
Even by its darkness; as the blackest sky
Foretells the heaviest tempest¹.

, C. I, ST. 73.

M. de Rênal, qui suivait toutes les chambres du château, revint dans celle des enfants avec les domestiques qui rapportaient les paillasses. L'entrée soudaine de cet homme fut pour Julien la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

5 Plus pâle, plus sombre qu'à l'ordinaire, il s'élança vers lui. M. de Rênal s'arrêta et regarda ses domestiques.

1. « Mais bien que la passion dissimule, elle est trahie par son obscur secret; ainsi le ciel le plus noir annonce-t-il l'orage le plus violent », nouvelle citation tirée du *Don Juan* de Byron.

– Monsieur, lui dit Julien, croyez-vous qu'avec tout autre précepteur, vos enfants eussent fait les mêmes progrès qu'avec moi ? Si vous répondez que non, continua Julien, sans laisser à M. de Rênal le temps de parler, comment osez-vous m'adresser le reproche que je les néglige ?

M. de Rênal, à peine remis de sa peur, conclut du ton étrange qu'il voyait prendre à ce petit paysan, qu'il avait en poche quelque proposition avantageuse, et qu'il allait le quitter. La colère de Julien, s'augmentant à mesure qu'il parlait :

– Je puis vivre sans vous, monsieur, ajouta-t-il.

– Je suis vraiment fâché de vous voir si agité, répondit M. de Rênal, en balbutiant un peu. Les domestiques étaient à dix pas occupés à arranger les lits.

– Ce n'est pas ce qu'il me faut, monsieur, reprit Julien hors de lui ; songez à l'infamie¹ des paroles que vous m'avez adressées, et devant des femmes encore !

M. de Rênal ne comprenait que trop ce que demandait Julien, et un pénible combat déchirait son âme. Il arriva que Julien, effectivement fou de colère, s'écria :

– Je sais où aller, monsieur, en sortant de chez vous.

À ce mot, M. de Rênal vit Julien installé chez M. Valenod.

– Eh bien ! monsieur, lui dit-il enfin avec un soupir et de l'air dont il eût appelé le chirurgien pour l'opération la plus douloureuse, j'accède à votre demande. À compter d'après-demain, qui est le premier du mois, je vous donne cinquante francs par mois.

Julien eut envie de rire et resta stupéfait : toute sa colère avait disparu.

Je ne méprisais pas assez l'animal ! se dit-il. Voilà sans doute la plus grande excuse que puisse faire une âme aussi basse.

Les enfants, qui écoutaient cette scène bouche béante², coururent au jardin, dire à leur mère que M. Julien était bien en colère, mais qu'il allait avoir cinquante francs par mois.

1. **Infamie** : outrage.

2. **Béante** : grande ouverte.

Julien les suivit par habitude, sans même regarder M. de Rênal,
40 qu'il laissa profondément irrité.

Voilà cent soixante-huit francs, se disait le maire, que me coûte
M. Valenod. Il faut absolument que je lui dise deux mots fermes sur
son entreprise des fournitures pour les enfants trouvés.

Un instant après, Julien se retrouva vis-à-vis de M. de Rênal :

45 – J'ai à parler de ma conscience à M. Chélan ; j'ai l'honneur de
vous prévenir que je serai absent quelques heures.

– Eh, mon cher Julien ! dit M. de Rênal, en riant de l'air le plus
faux, toute la journée si vous voulez, toute celle de demain, mon bon
ami. Prenez le cheval du jardinier pour aller à Verrières.

50 Le voilà, se dit M. de Rênal, qui va rendre réponse à Valenod ;
il ne m'a rien promis, mais il faut laisser se refroidir cette tête de
jeune homme.

Julien s'échappa rapidement et monta dans les grands bois par
lesquels on peut aller de Vergy à Verrières. Il ne voulait point arriver
55 sitôt chez M. Chélan. Loin de désirer s'astreindre à une nouvelle
scène d'hypocrisie, il avait besoin d'y voir clair dans son âme, et de
donner audience¹ à la foule de sentiments qui l'agitaient.

J'ai gagné une bataille, se dit-il aussitôt qu'il se vit dans les bois et
loin du regard des hommes, j'ai donc gagné une bataille !

60 Ce mot lui peignait en beau toute sa position et rendit à son âme
quelque tranquillité.

Me voilà avec cinquante francs d'appointements par mois, il faut
que M. de Rênal ait eu une belle peur. Mais de quoi ?

65 Cette méditation sur ce qui avait pu faire peur à l'homme heureux
et puissant contre lequel une heure auparavant il était bouillant de
colère acheva de rasséréner² l'âme de Julien. Il fut presque sensible
un moment à la beauté ravissante des bois au milieu desquels il mar-
chait. D'énormes quartiers de roches nues étaient tombés jadis au
70 milieu de la forêt du côté de la montagne. De grands hêtres s'éle-
vaient presque aussi haut que ces rochers dont l'ombre donnait une

1. **Donner audience** : écouter, accorder de l'attention.

2. **Rasséréner** : rassurer.

fraîcheur délicieuse à trois pas des endroits où la chaleur des rayons du soleil eût rendu impossible de s'arrêter.

75 Julien prenait haleine un instant à l'ombre de ces grandes roches, et puis se remettait à monter. Bientôt par un étroit sentier à peine marqué et qui sert seulement aux gardiens des chèvres, il se trouva debout sur un roc immense et bien sûr d'être séparé de tous les hommes. Cette position physique le fit sourire, elle lui peignait la position qu'il brûlait d'atteindre au moral. L'air pur de ces montagnes élevées communiqua la sérénité et même la joie à son âme. Le maire 80 de Verrières était bien toujours, à ses yeux, le représentant de tous les riches et de tous les insolents de la terre ; mais Julien sentait que la haine qui venait de l'agiter, malgré la violence de ses mouvements, n'avait rien de personnel. S'il eût cessé de voir M. de Rênal, en huit jours il l'eût oublié lui, son château, ses chiens, ses enfants et toute 85 sa famille. Je l'ai forcé, je ne sais comment, à faire le plus grand sacrifice. Quoi ! plus de cinquante écus par an ! un instant auparavant je m'étais tiré du plus grand danger. Voilà deux victoires en un jour ; la seconde est sans mérite, il faudrait en deviner le comment. Mais à demain les pénibles recherches.

90 Julien, debout sur son grand rocher, regardait le ciel, embrasé par un soleil d'août. Les cigales chantaient dans le champ au-dessous du rocher ; quand elles se taisaient tout était silence autour de lui. Il voyait à ses pieds vingt lieues¹ de pays. Quelque épervier parti des grandes roches au-dessus de sa tête était aperçu par lui, 95 de temps à autre, décrivant en silence ses cercles immenses. L'œil de Julien suivait machinalement l'oiseau de proie. Ses mouvements tranquilles et puissants le frappaient, il enviait cette force, il enviait cet isolement.

C'était la destinée de Napoléon, serait-ce un jour la sienne ?

1. Vingt lieues : environ 80 kilomètres.

CHAPITRE XI

Une soirée

Yet Julia's very coldness still was kind,
And tremulously gentle her small hand
Withdrew itself from his, but left behind
A little pressure, thrilling, and so bland
And slight, so very slight that to the mind
'Twas but a doubt¹.

, C. I, ST. 71.

Il fallut pourtant paraître à Verrières. En sortant du presbytère, un heureux hasard fit que Julien rencontra M. Valenod auquel il se hâta de raconter l'augmentation de ses appointements.

De retour à Vergy, Julien ne descendit au jardin que lorsqu'il fut
5 nuit close². Son âme était fatiguée de ce grand nombre d'émotions
puissantes qui l'avaient agité dans cette journée. Que leur dirai-je,
pensait-il avec inquiétude, en songeant aux dames. Il était loin de voir
que son âme était précisément au niveau des petites circonstances qui
occupent ordinairement tout l'intérêt des femmes. Souvent Julien
10 était inintelligible³ pour Mme Derville et même pour son amie, et à
son tour ne comprenait qu'à demi tout ce qu'elles lui disaient. Tel
était l'effet de la force, et, si j'ose parler ainsi, de la grandeur des
mouvements de passion qui bouleversaient l'âme de ce jeune ambi-
tieux. Chez cet être singulier, c'était presque tous les jours tempête.
15 En entrant ce soir-là au jardin, Julien était disposé à s'occuper des
idées des jolies cousines. Elles l'attendaient avec impatience. Il prit sa
place ordinaire, à côté de Mme de Rênal. L'obscurité devint bientôt
profonde. Il voulut prendre une main blanche que depuis longtemps

1. «Pourtant, la distance froide dont faisait preuve Julia était encore de la tendresse; et c'est avec une douceur timide que sa main minuscule se dégageait de la sienne, ne lui laissant qu'une légère pression, tremblante et pâle, discrète, si imperceptible que l'esprit doutait même qu'elle eût existé», citation tirée là encore du *Don Juan* de Byron.

2. **Nuit close**: nuit noire.

3. **Inintelligible**: incompréhensible.

il voyait près de lui, appuyée sur le dos d'une chaise. On hésita un peu, mais on finit par la lui retirer d'une façon qui marquait de l'humeur. Julien était disposé à se le tenir pour dit, et à continuer gaîment la conversation, quand il entendit M. de Rênal qui s'approchait.

Julien avait encore dans l'oreille les paroles grossières du matin. Ne serait-ce pas, se dit-il, une façon de se moquer de cet être, si comblé de tous les avantages de la fortune, que de prendre possession de la main de sa femme, précisément en sa présence? Oui, je le ferai, moi, pour qui il a témoigné tant de mépris.

De ce moment, la tranquillité, si peu naturelle au caractère de Julien, s'éloigna bien vite; il désira avec anxiété, et sans pouvoir songer à rien autre chose, que Mme de Rênal voulût bien lui laisser sa main.

[M. de Rênal parlait politique avec colère: deux ou trois industriels de Verrières devenaient décidément plus riches que lui, et voulaient le contrarier dans les élections.] Mme Derville l'écoutait. Julien irrité de ces discours approcha sa chaise de celle de Mme de Rênal. L'obscurité cachait tous les mouvements. Il osa placer sa main très près du joli bras que la robe laissait à découvert. Il fut troublé, sa pensée ne fut plus à lui, il approcha sa joue de ce joli bras, il osa y appliquer ses lèvres.

Mme de Rênal frémit. Son mari était à quatre pas, elle se hâta de donner sa main à Julien, et en même temps de le repousser un peu. Comme M. de Rênal continuait ses injures contre les gens de rien et les jacobins qui s'enrichissent, Julien couvrait la main qu'on lui avait laissée de baisers passionnés ou du moins qui semblaient tels à Mme de Rênal. Cependant la pauvre femme avait eu la preuve, dans cette journée fatale, que l'homme qu'elle adorait sans se l'avouer aimait ailleurs! Pendant toute l'absence de Julien, elle avait été en proie à un malheur extrême, qui l'avait fait réfléchir.

[Quoi! j'aimerais, se disait-elle, j'aurais de l'amour! Moi, femme mariée, je serais amoureuse! Mais, se disait-elle, je n'ai jamais éprouvé pour mon mari cette sombre folie, qui fait que je ne puis détacher ma pensée de Julien. Au fond, ce n'est qu'un enfant plein de respect pour moi! Cette folie sera passagère. Qu'importe à mon mari les sentiments que je puis avoir pour ce jeune homme? M. de Rênal serait ennuyé des conversations que j'ai avec Julien, sur des choses

55 d'imagination. Lui, il pense à ses affaires. Je ne lui enlève rien pour le donner à Julien.]

Aucune hypocrisie ne venait altérer la pureté de cette âme naïve, égarée par une passion qu'elle n'avait jamais éprouvée. Elle était trompée, mais à son insu, et cependant un instinct de vertu était effrayé.
60 Tels étaient les combats qui l'agitaient quand Julien parut au jardin. Elle l'entendit parler, presque au même instant elle le vit s'asseoir à ses côtés. Son âme fut comme enlevée par ce bonheur charmant qui depuis quinze jours l'étonnait plus encore qu'il ne la séduisait. Tout était imprévu pour elle. Cependant, après quelques instants, il suffit
65 donc, se dit-elle, de la présence de Julien pour effacer tous ses torts? Elle fut effrayée; ce fut alors qu'elle lui ôta sa main.

Les baisers remplis de passion, et tels que jamais elle n'en avait reçu de pareils, lui firent tout à coup oublier que peut-être il aimait une autre femme. Bientôt il ne fut plus coupable à ses yeux. La cessation de la douleur poignante, fille du soupçon, la présence d'un
70 bonheur que jamais elle n'avait même rêvé, lui donnèrent des transports d'amour et de folle gaieté. Cette soirée fut charmante pour tout le monde, excepté pour le maire de Verrières, qui ne pouvait oublier ses industriels enrichis. Julien ne pensait plus à sa noire ambition, ni
75 à ses projets si difficiles à exécuter. Pour la première fois de sa vie, il était entraîné par le pouvoir de la beauté. Perdu dans une rêverie vague et douce, si étrangère à son caractère, pressant doucement cette main qui lui plaisait comme parfaitement jolie, il écoutait à demi le mouvement des feuilles du tilleul agitées par ce léger vent de la nuit,]
80 et les chiens du moulin du Doubs qui aboyaient dans le lointain.

[Mais cette émotion était un plaisir et non une passion. En rentrant dans sa chambre, il ne songea qu'à un bonheur, celui de reprendre son livre favori] à vingt ans, l'idée du monde et de l'effet à y produire l'emporte sur tout.

85 [Bientôt cependant il posa le livre.] À force de songer aux victoires de Napoléon, il avait vu quelque chose de nouveau dans la sienne. [Oui, j'ai gagné une bataille, se dit-il, mais il faut en profiter, il faut écraser l'orgueil de ce fier gentilhomme pendant qu'il est en retraite¹.

1. En retraite: se dit d'une armée qui recule, se reploie; état de faiblesse.

C'est là Napoléon tout pur. Il me reproche de négliger ses enfants !
 90 Il faut que je demande un congé de trois jours pour aller voir mon
 ami Fouqué. S'il me refuse, je lui mets encore le marché à la main,
 mais il cédera.

Mme de Rénal ne put fermer l'œil. Il lui semblait n'avoir pas vécu
 jusqu'à ce moment. Elle ne pouvait distraire sa pensée du bonheur
 95 de sentir Julien couvrir sa main de baisers enflammés.

Tout à coup l'affreuse parole : adultère, lui apparut. Tout ce que
 la plus vile débauche peut imprimer de dégoûtant à l'idée de l'amour
 des sens se présenta en foule à son imagination. Ces idées voulaient
 tâcher de ternir l'image tendre et divine qu'elle se faisait de Julien
 100 et du bonheur de l'aimer. L'avenir se peignait sous des couleurs
 terribles. Elle se voyait méprisable.

Ce moment fut affreux ; son âme arrivait dans des pays inconnus.
 La veille elle avait goûté¹ un bonheur inédit ; maintenant elle se
 trouvait tout à coup plongée dans un malheur atroce. Elle n'avait
 105 aucune idée de telles souffrances, elles troublèrent sa raison. Elle eut
 un instant la pensée d'avouer à son mari qu'elle craignait d'aimer
 Julien. C'eût été parler de lui. Heureusement elle rencontra dans sa
 mémoire un précepte donné jadis par sa tante, la veille de son mariage.
 Il s'agissait du danger des confidences faites à un mari, qui après tout
 110 est un maître. Dans l'excès de sa douleur, elle se tordait les mains.

Elle était entraînée au hasard par des images contradictoires
 et douloureuses. Tantôt elle craignait de n'être pas aimée, tantôt
 l'affreuse idée du crime la torturait comme si le lendemain elle eût
 dû être exposée au pilori², sur la place publique de Verrières, avec
 115 un écriteau expliquant son adultère à la populace.

Mme de Rénal n'avait aucune expérience de la vie ; même pleine-
 ment éveillée et dans l'exercice de toute sa raison, elle n'eût aperçu
 aucun intervalle entre être coupable aux yeux de Dieu, et se trouver
 accablée en public des marques les plus bruyantes du mépris général.
 120 Quand l'affreuse idée d'adultère et de toute l'ignominie³ que, dans

1. **Goûté** : apprécié.

2. **Pilori** : poteau auquel on attachait les condamnés à l'exposition publique.

3. **Ignominie** : très grand déshonneur.

son opinion, ce crime entraîne à sa suite, lui laissait quelque repos, et qu'elle venait à songer à la douceur de vivre avec Julien innocemment, et comme par le passé, elle se trouvait jetée dans l'idée horrible que Julien aimait une autre femme. Elle voyait encore sa pâleur quand
125 il avait craint de perdre son portrait, ou de la compromettre en le laissant voir. Pour la première fois, elle avait surpris la crainte sur cette physionomie si tranquille et si noble. Jamais il ne s'était montré ému ainsi pour elle ou pour ses enfants. Ce surcroît de douleur arriva à toute l'intensité de malheur qu'il est donné à l'âme humaine de
130 pouvoir supporter. [Sans s'en douter, Mme de Rênal jeta des cris qui réveillèrent sa femme de chambre. Tout à coup elle vit paraître auprès de son lit la clarté d'une lumière, et reconnut Élixa.

– Est-ce vous qu'il aime ? s'écria-t-elle dans sa folie.

La femme de chambre, étonnée du trouble affreux dans lequel
135 elle surprenait sa maîtresse, ne fit heureusement aucune attention à ce mot singulier. Mme de Rênal sentit son imprudence : J'ai la fièvre, lui dit-elle, et, je crois, un peu de délire, restez auprès de moi.] Tout à fait réveillée par la nécessité de se contraindre, elle se trouva moins malheureuse ; la raison reprit l'empire¹ que l'état de demi-sommeil
140 lui avait ôté. [Pour se délivrer du regard fixe de sa femme de chambre, elle lui ordonna de lire le journal, et ce fut au bruit monotone de la voix de cette fille, lisant un long article de *La Quotidienne*, que Mme de Rênal prit la résolution vertueuse de traiter Julien avec une froideur parfaite quand elle le reverrait.]

1. **Empire**: pouvoir.

CHAPITRE XII

Un voyage

On trouve à Paris des gens élégants, il peut y avoir en province des gens à caractère.

SIEYÈS¹.

[Le lendemain, dès cinq heures, avant que Mme de Rênal fût visible, Julien avait obtenu de son mari un congé de trois jours. Contre son attente, Julien se trouva le désir de la revoir, il songeait à sa main si jolie. Il descendit au jardin, Mme de Rênal se fit longtemps attendre.]
5 Mais si Julien l'eût aimée, il l'eût aperçue derrière les persiennes² à demi fermées du premier étage, le front appuyé contre la vitre. Elle le regardait. [Enfin, malgré ses résolutions, elle se détermina à paraître] au jardin. Sa pâleur habituelle avait fait place aux plus vives couleurs. Cette femme si naïve était évidemment agitée : un sentiment
10 de contrainte et même de colère altérait cette expression de sérénité profonde et comme au-dessus de tous les vulgaires³ intérêts de la vie, qui donnait tant de charmes à cette figure céleste.

[Julien s'approcha d'elle avec empressement ; il admirait ces bras si beaux qu'un châle jeté à la hâte laissait apercevoir. La fraîcheur de l'air
15 du matin semblait augmenter encore l'éclat d'un teint que l'agitation de la nuit ne rendait que plus sensible à toutes les impressions. Cette beauté modeste et touchante, et cependant pleine de pensées que l'on ne trouve point dans les classes inférieures, semblait révéler à Julien une faculté de son âme qu'il n'avait jamais sentie.] Tout entier
20 à l'admiration des charmes que surprenait son regard avide, Julien ne songeait nullement à l'accueil amical qu'il s'attendait à recevoir. Il fut d'autant plus étonné de la froideur glaciale qu'on cherchait à

1. Emmanuel-Joseph Sieyès (1748-1836) : auteur de *Qu'est-ce que le tiers état ?* qui joua un grand rôle pendant la Révolution. L'auteur et homme politique Benjamin Constant (1767-1830) dit de lui : « Personne jamais n'a plus profondément détesté la noblesse. »

2. Persiennes : volets.

3. Vulgaires : ordinaires, communs.

lui montrer, et à travers laquelle il crut même distinguer l'intention de le remettre à sa place.

25 Le sourire du plaisir expira sur ses lèvres; il se souvint du rang qu'il occupait dans la société, et surtout aux yeux d'une noble et riche héritière. En un moment il n'y eut plus sur sa physionomie que de la hauteur et de la colère contre lui-même. Il éprouvait un violent dépit d'avoir pu retarder son départ de plus d'une heure pour recevoir un
30 accueil aussi humiliant.

Il n'y a qu'un sot, se dit-il, qui soit en colère contre les autres: une pierre tombe parce qu'elle est pesante. Serai-je toujours un enfant? quand donc aurai-je contracté la bonne habitude de donner de mon âme à ces gens-là¹ juste pour leur argent? Si je veux être estimé et
35 d'eux et de moi-même, il faut leur montrer que c'est ma pauvreté qui est en commerce² avec leur richesse; mais que mon cœur est à mille lieues de leur insolence et placé dans une sphère trop haute pour être atteint par leurs petites marques de dédain ou de faveur.

Pendant que ces sentiments se pressaient en foule dans l'âme
40 du jeune précepteur, sa physionomie (mobile) prenait l'expression de l'orgueil souffrant et de la férocité. Mme de Rênal en fut toute troublée. La froideur vertueuse qu'elle avait voulu donner à son accueil fit place à l'expression de l'intérêt, et d'un intérêt animé par toute la surprise du changement subit qu'elle venait de voir. Les paroles
45 vaines que l'on s'adresse le matin sur la santé, sur la beauté du jour, tarirent³ à la fois chez tous les deux, Julien, dont le jugement n'était troublé par aucune passion, trouva bien vite un moyen de marquer à Mme de Rênal combien peu il se croyait avec elle dans des rapports d'amitié; il ne lui dit rien du petit voyage qu'il allait entreprendre,
50 la salua et partit.

Comme elle le regardait aller, atterrée de la hauteur sombre qu'elle lisait dans ce regard si aimable la veille, son fils aîné, qui accourait du fond du jardin, lui dit en l'embrassant:

– Nous avons congé, M. Julien s'en va pour un voyage.

1. **Ces gens-là**: les nobles; Julien utilise plusieurs fois cette formulation péjorative pour désigner les individus de la haute société.

2. **En commerce**: en relation.

3. **Tarirent**: s'épuisèrent.

55 À ce mot, Mme de Rênal se sentit saisie d'un froid mortel; elle était malheureuse par sa vertu, et plus malheureuse encore par sa faiblesse.]

Ce nouvel événement vint occuper toute son imagination; elle fut emportée bien au-delà des sages résolutions qu'elle devait à la nuit terrible qu'elle venait de passer. Il n'était plus question de résister à cet amant si aimable, mais de le perdre à jamais.

60 Il fallut assister au déjeuner. Pour comble de douleur, M. de Rênal et Mme Derville ne parlèrent que du départ de Julien. Le maire de Verrières avait remarqué quelque chose d'insolite dans le ton ferme avec lequel il avait demandé un congé.

65 - Ce petit paysan a sans doute en poche des propositions de quelqu'un. Mais ce quelqu'un, fût-ce M. Valenod, doit être un peu découragé par la somme de six cents francs, à laquelle maintenant il faut porter le déboursé annuel. Hier, à Verrières, on aura demandé un délai de trois jours pour réfléchir; et ce matin, afin de n'être pas obligé à me donner une réponse, le petit monsieur part pour la montagne. Être obligé de compter avec un misérable ouvrier qui fait l'insolent, voilà pourtant où nous sommes arrivés!

75 Puisque mon mari, qui ignore combien profondément il a blessé Julien, pense qu'il nous quittera, que dois-je croire moi-même? se dit Mme de Rênal. Ah! tout est décidé!

Afin de pouvoir du moins pleurer en liberté, et ne pas répondre aux questions de Mme Derville, elle parla d'un mal de tête affreux, et se mit au lit.

80 - Voilà ce que c'est que les femmes, répéta M. de Rênal, il y a toujours quelque chose de dérangé à ces machines compliquées. Et il s'en alla goguenard¹.

[Pendant que Mme de Rênal était en proie à ce qu'a de plus cruel la passion terrible dans laquelle le hasard l'avait engagée, Julien poursuivait son chemin gaîment au milieu des plus beaux aspects que puissent présenter les scènes de montagnes. Il fallait traverser la grande chaîne au nord de Vergy. Le sentier qu'il suivait, s'élevant peu à peu parmi de grands bois de hêtres, forme des zigzags infinis sur la pente de la haute montagne qui dessine au nord la vallée du Doubs.

1. Goguenard: moqueur.

1^{er} m
2 | 15

déjà dit
3 | 15